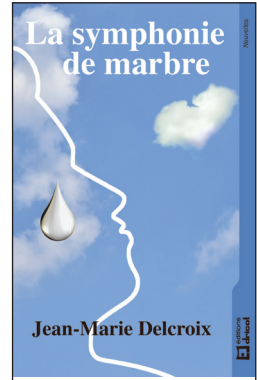




Jean-Mariedelcroix

La symphonie de marbre



Nouvelles

L'enfant de cœur

Si j'ai bonne mémoire, je lisais l'album de Tintin que mon oncle m'avait offert pour mon sixième anniversaire lorsque j'entendis quelqu'un s'approcher de la maison et frapper à la porte.

— Maman ! On a toqué¹, m'écriai-je.

— Va voir qui c'est ! m'ordonna-t-elle.

Je me dirigeai vers l'entrée en courant, j'ouvris la porte et j'aperçus monsieur le curé.

— Bonjour, Bernard, me dit-il d'une voix douce et aimable. Puis-je parler à tes parents ?

— Bonjour, monsieur le curé, répondis-je sur le même ton.

Ensuite, m'adressant de loin à ma mère qui préparait le souper dans la cuisine, je criai :

— Maman, c'est monsieur le curé. Il voudrait bien te parler.

J'entendis ma mère déposer une casserole sur l'évier avant de s'empresser vers la porte d'entrée. Après avoir salué le prêtre, elle le pria de bien vouloir la suivre jusqu'à la salle à manger et l'invita à s'asseoir.

— Vous prendrez bien une tasse de café, monsieur le curé ? lui proposa-t-elle avec déférence en se dirigeant vers la cuisine.

Lorsque le café fut prêt, elle déposa deux tasses sur la table et s'assit en face de l'ecclésiastique.

— Quel bon vent vous amène, monsieur le curé ? demanda-t-elle.

Pendant qu'elle discutait avec lui, je m'étais réfugié dans le salon jouxtant la salle à manger pour poursuivre ma lecture. Toutefois, j'éprouvais toutes les peines du monde à me concentrer, car la visite de l'abbé Marchaux m'intriguait au plus haut degré. Que pouvait-il bien vouloir de mes parents ?

¹ Belgicisme pour : « On a frappé ».

Serais-je l'objet de sa visite ? N'avais-je pas toujours été sage et docile à l'école ? N'avais-je pas toujours assisté avec ferveur à l'office dominical ? N'avais-je pas toujours été obéissant ?

Sincèrement, je pensais ne rien avoir à me reprocher. Et pourtant, à mon avis, la visite du serviteur de Dieu ne présageait rien de bon.

Lorsque l'abbé quitta la maison une heure plus tard, le soleil effleurait presque l'horizon. Je me plantai devant la fenêtre et le vis s'éloigner à grands pas. Dans la lumière rasante du crépuscule, l'ombre gigantesque et vacillante projetée par sa soutane et son long manteau noirs fouettés par la bourrasque semblait lécher les maisons avant de les engloutir. Le vent soufflait en rafales avec une telle violence que le prêtre devait retenir sa barrette noire à l'aide de ses deux mains, rendant ainsi sa silhouette encore plus énigmatique et terrifiante à mes yeux de jeune enfant.

Cette nuit-là, je fis un cauchemar. Dans mon rêve, un personnage squelettique, au visage livide et au regard vicieux, s'empara de moi pour m'emmener dans son repaire. De son immense cape noire surgissaient deux longues mains décharnées pourvues de griffes acérées. Dans l'une d'elles, il tenait une énorme scie. Après m'avoir ligoté sur son établi, il menaça de me couper les jambes. Terrorisé, je me mis à hurler à plusieurs reprises : « Maman, maman, au secours, au secours ! » Je pleurais si abondamment que mes parents durent se résoudre à me prendre dans leur lit pour me consoler. Quand j'eus fini de sangloter, je me blottis entre eux, et, comme un petit poussin couvé par sa mère, je m'endormis paisiblement, bercé par la chaleur du nid familial.

Quinze jours plus tard, je servais la messe pour la première fois. C'était à l'occasion d'un enterrement.

Une bonne heure avant la célébration, je quittai la maison en compagnie de ma maman. À l'instar de mon père et de mon grand-père, elle était ravie. Personnellement, je ne partageais pas totalement leurs sentiments. Certes, j'étais fier de pouvoir servir le Bon Dieu et le Petit Jésus, mais j'appréhendais de devoir m'exhiber aux yeux des habitants du village dans un déguisement deux fois trop large pour ma frêle stature. J'étais non seulement timide, mais en outre, je ne me sentais pas du tout à la hauteur de cette nouvelle tâche. Monsieur le curé avait, en effet, à peine eu le temps de m'y préparer. Toutefois, par crainte de décevoir mes parents, je n'avais rien osé dire.

Résigné, je posai ma petite main tremblante dans celle de ma mère et nous nous dirigeâmes en silence vers l'église du village.

De gros nuages noirs rasaient le toit des maisons et de violentes rafales faisaient claquer les volets. À intervalles plus ou moins réguliers, des éclairs éblouissants plantaient leurs griffes titanesques et incandescentes dans la campagne environnante. D'interminables roulements de tonnerre assourdissants encerclaient le village.

— Maman, j'ai peur ! criai-je de toutes mes forces pour surmonter les grondements du tonnerre.

Sans dire un mot, elle me serra la main très très fort et m'attira vers elle comme pour me protéger. Elle était toutefois à mille lieues de deviner la cause réelle de mon angoisse.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'église, l'abbé Marchaux sortait de la sacristie. Dès qu'il nous vit, il vint à notre rencontre pour nous accueillir. Il nous salua et parla quelques instants à voix basse avec ma mère. Ensuite, se tournant vers moi, il me pria de bien vouloir le suivre.

Avant de m'abandonner à l'ecclésiastique, maman me donna un léger baiser sur le front et me caressa délicatement la joue. Ensuite, de sa tendre voix de madone, elle me souffla à l'oreille :

— À tout à l'heure, mon chéri.

Un immense catafalque tout noir se dressait à l'entrée du chœur. Quand je l'aperçus, il me fit penser à un monstre carbonisé sorti tout droit des flammes de l'enfer. Je pris peur, mais ce fut de courte durée, car les autres acolytes me réservèrent un accueil chaleureux et me rassurèrent. Avec leur aide, j'enfilai tour à tour la soutanelle noire, le surplis de dentelle et la pèlerine.

Dès que je fus prêt, monsieur le curé me scruta longuement des pieds à la tête. Malgré moi, je sentis de nouveau une vague d'anxiété m'envahir. Le prêtre dut s'en apercevoir, car, à peine eut-il croisé mon regard que, d'une voix affable et paisible, il me dit pour me rassurer :

— Ne t'en fais pas, mon fils, tout va bien se passer !

Je ne compris pas bien pourquoi il m'appelait son fils, mais je n'osai rien dire.

Quand nous quittâmes la sacristie pour prendre place devant l'autel, je m'aperçus que l'église était pleine à craquer. En voyant les occupants des premières rangées tout de noir vêtus, les yeux rougis par les larmes et le visage terni et émâcié par la tristesse, je fus de nouveau pris de panique. Je tentai de repérer ma mère, mais, noyée dans cette marée noire et blanche, je ne pus la situer. Heureusement, mon angoisse ne dura qu'un instant, car l'office débuta. Par la force des choses, je me vis donc contraint de me concentrer entièrement sur ma tâche.

En fait, celle-ci s'avéra beaucoup moins compliquée que prévu. Pourquoi donc me suis-je mis dans un tel état, me demandai-je ? La plupart du temps, il me suffisait de suivre scrupuleusement ce que mes aînés faisaient. Quand j'étais dans l'embarras, monsieur le curé m'indiquait d'un geste ou d'un regard ce que j'étais censé faire. Je faillis certes m'étaler à deux reprises parce que ma soutanelle était trop longue, mais cela mis à part, tout se passait sans le moindre problème. Comme par miracle, j'avais survécu à l'introït, au Kyrie, à la collecte, aux lectures, aux intentions, à la consécration, à l'offrande et à l'eucharistie. Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'au moment où monsieur le curé me demanda d'aller chercher des pastilles d'encens à la sacristie. Ne sachant pas de quoi il s'agissait, je marquai d'abord un court moment d'hésitation. Puis, la tête baissée, la gorge serrée et la peur au ventre, j'obéis sans oser avouer mon ignorance.

Lorsque j'ouvris lentement la lourde porte de la sacristie, elle émit un long grincement si macabre que j'en eus des frissons dans le dos. Quand je fus à proximité des grandes armoires en chêne massif, elles me parurent si gigantesques et monstrueuses que je craignis de m'en approcher. Mes petites jambes refusaient de faire un pas de plus. J'avais peur que les immenses portes s'ouvrent soudainement et, tels des tentacules, me saisissent et m'engloutissent pour me dévorer. J'aurais bien voulu

ouvrir les tiroirs et chercher les fameuses pastilles, mais je n'osais pas. De toute façon, c'était inutile, car j'ignorais à quoi elles pouvaient ressembler. Au lieu de cela, je restai planté au beau milieu de la sacristie, complètement terrorisé.

Au terme de ce qui me sembla durer une éternité, la porte de la sacristie s'ouvrit brusquement et je vis monsieur le curé se précipiter vers moi. Il me jeta un regard glacial et me balança d'une voix énervée :

— Alors, qu'est-ce que tu fiches ? Ça fait plus de deux minutes que je t'attends.

Totalement déstabilisé par la tournure des événements, je fus incapable de lui donner la moindre explication et je me mis à sangloter. Quand il eut trouvé l'encens, il se tourna vers moi, et, visiblement en colère, m'envoya d'un ton aussi sec qu'impitoyable :

— Tu ne vas tout de même pas rester planté là à pleurnicher pendant tout le reste de l'office, j'espère ?

C'était la goutte qui fit déborder le vase. En dépit de mon jeune âge, je me sentis victime d'une injustice et déplorai son manque de compassion. J'aurais voulu lui lancer au visage qu'il ne suffisait pas de rebattre les oreilles des fidèles avec les principes de charité chrétienne du haut de la chaire à prêcher, encore fallait-il les mettre soi-même en pratique. Mais je n'en fis rien. Était-ce par couardise, par respect de son rang ou tout simplement parce que, vu mon jeune âge, je ne disposais pas des mots pour le dire ? Toujours est-il que le sentiment de révolte intense qui s'était emparé de moi m'aida à sortir de ma torpeur.

Tout à coup, comme par enchantement, mes jambes m'obéirent à nouveau. Alors, sans même daigner le regarder tellement je le haïssais, je me retournai brusquement et me précipitai vers la porte de la sacristie. Toujours en sanglotant, je traversai le chœur à grandes enjambées. J'étais sur le point d'atteindre le sinistre catafalque lorsque mes pieds se prirent de nouveau dans le bord de ma soutanelle. La tête la première, je me mis à zigzaguer pour finalement m'étaler de tout mon long dans la chambre noire située sous le cercueil. En tâchant de recouvrer l'équilibre, je m'étais agrippé au long drap noir couvrant la bière et avais renversé un des quatre grands cierges qui, dans mon imaginaire, montaient la garde auprès du monstre.

Lors de mon atterrissage forcé dans cette retraite sépulcrale, j'entendis un long « oh ! » de surprise mêlée d'indignation. Dans mon épouvante, je m'imaginai un instant qu'il émanait du cercueil. Affolé et pleurant à chaudes larmes, je sortis à quatre pattes de la gueule du dragon. Je m'aperçus alors, à ma grande stupéfaction, que le catafalque était la proie des flammes. Bien sûr, ce n'était pas de nature à me reconforter. Mais qu'à cela ne tienne. Après m'être redressé avec beaucoup de peine, je retrouvai tant bien que mal ma soutanelle et je traversai l'église en courant de toutes mes forces, sous les regards ahuris du prêtre et des fidèles dont certains s'affairaient déjà vers le chœur en vue d'éteindre le début d'incendie. Pour éviter toute collision malencontreuse, je me mis à slalomer entre eux. Telle une anguille, je glissai entre les mains de ceux qui tentaient de me saisir au passage et me frayai un chemin vers la sortie.

